L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 29 novembre 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	40	4
Midi	56	12
3 P. M.	60	14
6 P. M.	60	14

DISSOLUTION DU PARLEMENT ANGLAIS.

La situation politique en Angleterre vient d'entrer dans une phase que prévoyaient depuis déjà quelque temps les esprits aviséa, ceux qui suivent avec attention la marche des événements.

Dans un discours qu'a prononcé le roi, il y a deux jours, il a proclamé la dissolution du Parlement, discours, nous dit la dépêche qui en fait part, dont la brièveté a été remarquée.

Le roi y exprime le regret, dans un langage absolument terne, que la conférence des *leaders* des partis qui se disputent le pouvoir, n'ait pas abouti ; qu'il n'ait pas été possible de s'entendre quant aux réformes dont le besoin s'impose à la Chambre haute.

En même temps que se dissolvait le nouveau Parlement, les préliminaires de l'élection du nouveau se poursuivaient. La proclamation de dissolution renfermait aussi la convocation du nouveau Parlement fixée au 31 janvier prochain. La cité de Londres sera représentée dans l'auguste assemblée par Sir Arthur J. Balfour, les Libéraux ne voulant lui opposer aucun concurrent.

Le féminisme est plus actif que jamais dans le pays ; est-ce l'approche de cette élection parlementaire qui lui donne des forces nouvelles ? on incline à le croire, car déjà se pose la candidature d'une suffragette indépendante à Glasgow.

Le parti socialiste, lui aussi, se livre à une campagne qui ne manque pas d'activité. Il vient de décider de faire courir un troisième candidat à Battersea, y mettant en danger la réélection de Sir John Burns.

Un peu partout se tiennent des réunions populaires dans le royaume-uni ; ici, c'était Sir Edouard Carson qui l'autre soir s'écriait que jamais il ne consentirait à vendre son pays pour des dollars américains, ce dont lui n'a dû le blâmer ; plus loin, c'était Lord Londonderry qui déclarait qu'au moyen de dollars américains John Redmond avait pu tenir M. Asquith dans le creux de sa main. Ces diables de dollars américains paraissent avoir, sinon une action dissolvante sur la politique de messieurs les Anglais, du moins pour eux un aspect troublant.

Dans un discours politique, les phrases qui ont des sonorités de fanfare ne sont pas à dédaigner ; elles servent à créer une popularité qui, pourvu qu'elle ait son heure d'utilité, ne cause aucun souci à ceux qui après l'avoir courtisée la perdent.

La dissolution du dernier parlement fait entrer dans ce que l'on peut appeler sa période aigoë, la lutte que se livrent depuis longtemps les partis et qui a pour motif la restriction des pouvoirs de la Chambre des Lords.

Si à ces pouvoirs il était imposé une limite, la branche élective du Parlement, c'est-à-dire la Chambre des Communes, aurait le droit de légiférer plus librement ; elle s'occuperait de l'autonomie de l'Irlande et de questions financières, ce qui, peut-être, ne serait pas du goût de beaucoup dans la perfide Albion.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Les crues de jadis. — Conquête du féminisme : une femme archiviste paléographe.—L'indéracinable.— A travers les ministères.

Nous allons sans doute recommencer dans quelques jours de rappeler les anciennes crues de la Seine, pour consoler un peu les Parisiens inondés.

La première dont Lutèce eut à souffrir, date de l'an 585, huitième année du règne de Childebert ! Mais c'est seulement à partir du douzième siècle, qu'on peut suivre avec quelque certitude les crues qui inondèrent Paris. Elles furent terribles.

Celle de 1196, par exemple, emporta les ponts. L'eau même envahit le palais du Roi, qui était encore dans la Cité ; elle atteignit jusqu'aux statues qui ornaient le portail extérieur de Notre-Dame, ainsi qu'en témoigna longtemps l'inscription suivante :

Nos côtes crotées descrotées furent
Et noz faces trop mieulx en lurent

En 1280, l'eau dépassa encore ces processes et remonta jusqu'à la place Maubert.

L'an M.C.C. et IIII vingts
Rompirent le pont de Paris
Pour Saisne qui crut à outrage
Et fist en maint lieu grand dommage.

Les conquêtes du féminisme.
Où s'arrêteront-elles ?
Il y avait—et si nombreuses qu'on ne s'en étonnait plus:
Des femmes avocats,
des femmes médecins,
des femmes architectes,
des femmes cochères,
des femmes aéronautes.
Voici qu'une jeune femme se classe cinquième dans la promotion pour le difficile diplôme d'archiviste paléographe, promotion qui ne compte que treize inscrites.

Cette première archiviste-paléographe est Mlle Geneviève Aclocque. On prête à M. Maurice Favre l'intention de la nommer dans l'une de nos bibliothèques.

Si Mme Aclocque est, par surcroît, du Midi, la nomination est certaine.

Le "Cri de Paris" raconte ces piquantes anecdotes sur M. Dujardin-Beaumetz :

Du naufrage de l'ancien ministère, seul parmi les sous-secrétaires d'Etat, M. Dujardin-Beaumetz a abordé dans l'île de la nouvelle combinaison.

C'est que M. Dujardin reste protégé par un mot de M. Léon Bourgeois.

Quand il constitua son Cabinet, M. Sarrien avait résolu de remplacer M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire aux Beaux-Arts dans le Cabinet Rouvier.

Mais, à l'heure suprême de la constitution définitive du ministère, M. Léon Bourgeois déclara :

—Je ne veux pas avoir sur la conscience la mort de Dujardin.

Et M. Dujardin conserva son poste.

Depuis ce temps, il est de vérité reconnue que si M. Dujardin-Beaumetz cessait d'être sous-secrétaire d'Etat, il en mourrait, et, pour ne pas commettre ce meurtre, tous les présidents de Conseil le garderont l'un après l'autre.

Il faut ajouter que M. Dujardin-Beaumetz ne manque pas de finesse diplomatique.

Pendant les négociations assez laborieuses qu'exigea la formation du Cabinet Sarrien, chaque jour, de sa propre main, M. le sous-secrétaire, aux Beaux-Arts insérait dans trois enveloppes au timbre officiel trois carrés de carton et trois cartes de visite, puis sonnait un huissier, lui confiait les trois plis et le chargeait de les faire porter immédiatement par trois cavaliers.

Les trois cavaliers allaient au trot l'un chez M. Sarrien, l'autre chez M. Léon Bourgeois, le troisième chez M. Clémenceau, c'est-à-dire chez chacun des trois personnages que l'on considérait comme les chefs de la combinaison, et les trois enveloppes contenaient avec la carte de M. Dujardin-Beaumetz une loge pour l'un des théâtres subventionnés.

Pendant les huit jours de la crise, ces messieurs furent chaque jour honorés d'une loge à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, au Théâtre-Français, ou même à l'Odéon, et d'une carte du sous-secrétaire aux Beaux-Arts sortant.

Pouvaient-ils ne pas le faire rentrer.

De l'"Opinion" :

Le général Brun a horreur d'appeler les membres de son cabinet par leur nom : il les appelle par leur prénom.

Il entra l'autre jour dans le cabinet de son lieutenant colonel (ainsi désigne-t-on, rue Saint-Dominique, le sous-secrétaire d'Etat).

—Dites donc, quels sont vos prénoms ? demanda-t-il à M. Noulens.

—Joseph, Jean, Baptiste, Eliacin, Monsieur le Ministre.

—Joseph, Jean, Baptiste, ce sont des prénoms de larbin ; Eliacin, ça me rappelle la synagogue ; je vous appellerai Albert, comme votre prédécesseur.

M. Louis Barthou, notre ancien garde des sceaux, est un bibliophile distingué. Ses livres et ses reliures sont toutes munies d'un "ex libris" qui dénote un homme soigneux et artiste.

Cette vignette représente une Vérité, aux cheveux épars sur les épaules nues, sortant d'un puits : au pied du puits abolo au chien mettant en fuite des.... oies.

Au-dessus on lit :

LOUIS BARTHOU
EX LIBRIS

Que signifie cette petite allégorie ?

Mais pourquoi diable M. Briand a-t-il pris Lafferre ? Peut-être que M. Clemenceau, qui est revenu plein de verve, a-t-il trouvé l'explication. Pour appliquer la loi des retraites il faudra 800.000 fiches. Alors n'est ce pas "the right man...."

THEATRE DE L'OPERA.

Notre théâtre de la rue Bourbon vient de rouvrir ses portes, et déjà nous semble-t-il être en plein carnaval ; déjà la vision nous vient elle de ces foules qui, à cette époque, sillonnent nos rues jour et nuit, donnant à la cité du Croissant, une physionomie qui lui est propre et qui, si elle lui vaut quelques critiques imméritées de la part des *Austères*, des *Fâcheux*, par contre ajoute à ses nombreux attraits l'hiver dont les moindres ne sont pas l'incomparable douceur de son climat et la large hospitalité de ses habitants.

Les artistes de M. Layolle ont presque tous débuté, bien qu'il n'y ait qu'une semaine que la saison est ouverte ; et tous, disons-le avec plaisir, ont reçu de notre parterre un bienveillant accueil.

Hier soir, la délicieuse partition de Gounod, *Faust*, a été donnée, partition qui intéresse toujours notre public, qui le passionne même, et qui emprunte comme une saveur de nouveauté à des interprètes nouveaux.

Nous ne voulons pas entrer aujourd'hui dans les détails, nous croyons cependant pouvoir dire, et bien consciencieusement, que du côté féminin le personnel de la troupe est à peu près irréprochable—nous parlons, cela s'entend, relativement au possible à l'étranger—; du côté masculin, il renferme aussi des éléments fort appréciables, voix et chanteurs, à la hauteur de leurs emplois. Et, l'on n'y contredira point, avec MM. Fontaine et Morati, ce cadre dépasse en importance, en valeur, ceux de la presque totalité des scènes françaises de premier ordre en dehors de Paris.

M. Morati, sous les traits de *Faust*, nous n'hésitons pas à l'écrire, s'est montré hier soir chanteur excellent. L'air, *Salut de meure chaste et pure*, l'exquise phrase, *Laisse moi contempler ton visage*, certaines parties du quatuor finissant en duo, voilà des morceaux où le style, l'émotion, le coloris qui distinguent l'artiste, ont fait leur marque. Mais, convient-il d'ajouter, c'est souvent, là encore, une lutte entre la nature et l'art, et l'on regrette que souvent cette nature trompe l'effort.

La voix y a suffi ; pas de ces défaillances qui frappent parfois dans le final du premier tableau, dans quelques passages de l'air du jardin et surtout dans le trio de la fin. Au trio du duel, la voix résonnait pleine.

Renouvelons nos félicitations à Mme Donaldson pour la façon dont elle a chanté la ballade du *Roi de Thulé*, l'air des *Bijoux*, l'acte du jardin enfin, et pour son remarquable jeu à la chute du rideau devant le corps de *Valentin*.

La scène de la mort de *Valentin* a été un succès très franc, très accentué, très mérité pour M. Moore, chant et jeu.

Nous avons déjà dit de quelle heureuse façon les rôles de *Méphisto* et de *Siebel* sont tenus, le premier par ce consciencieux artiste qu'est M. Huberty ; le second par Mlle Ceddes ; tous deux ont contribué à l'aimable ensemble de la soirée.

Succès également pour les choristes, qui ont supérieurement exécuté le chœur des soldats ; des applaudissements bien nourris les en ont récompensés.

Au quatrième acte, *La Nuit de Valpurgis* brillamment réglée par M. d'Alessandri a été très admirée. Les danseuses ont vaillamment secondé leur maître de ballet ; la série de motifs—tout un étincellement mélodique—a été dansée avec une parfaite correction et beaucoup de brio.

Opulente mise en scène sous tous les rapports ; au lever du rideau, un véritable tableau au coloris artistique, d'un groupement excellemment entendu. Un moment le spectateur a eu commé la vision de la fameuse toile de Couture *l'Orgie romaine*.

Pour le début de Mlle Nady Blancard, l'œuvre de Saint-Saëns, très goûtée ici, *Samson et Dalila*, sera donnée demain soir. Mlle Blancard possède une voix de contralto que l'on dit superbe ; elle remplira le rôle de *Dalila*, tandis que les autres rôles seront confiés à MM. Fontaine, Moore, Huberty, Caillol, Perrier, Combes, Weleckmann et autres.

Deux ballets seront dansés par Mlles Fabris, Hansens et Codolini et toutes les ballerines.

Dimanche soir, les *Cloches de Corneville* et un grand ballet : *La Cueillette des Pommes*.

Nous regrettons d'apprendre que Mlle Scalar n'est pas encore remise de l'indisposition qui, depuis plusieurs jours, la tient éloignée du théâtre et nous prive du plaisir de l'entendre.

TULANE.

L'enthousiasme que provoquent Robert Hilliard et ses partenaires par leur admirable interprétation de "A Fool there was" va grandissant à chaque représentation.

Cette pièce d'un mérite exceptionnel sera donnée aujourd'hui.

CRESCENT.

Il y avait foule, hier, au Crescent aux deux représentations de "School Days," et il en sera sans doute de même jusqu'à la fin de la semaine, car cette amusante comédie musicale est fort bien jouée par une troupe d'élite.

ORPHEUM.

Pas un des numéros du programme de l'Orpheum qui ne soit de tout premier ordre. Il est certain qu'on ne saurait trouver mieux dans le genre vaudeville, aussi les artistes sont-ils applaudis par un nombreux public aux deux représentations.

Les numéros exécutés par les McGreevy et Lee Lloyd, sont particulièrement intéressants.

WINTER GARDEN.

Le Jardin d'Hiver est en pleine vogue. On s'y entasse littéralement pour entendre la troupe Melville qui interprète une très jolie comédie "A Sherif for a Day".

Les sœurs Arnold et Balfour se partagent aussi les applaudissements du public, ainsi que Miss Dot, une très bonne chanteuse.

Cet excellent programme est complété par d'intéressantes vues cinématographiques.

Un autre numéro très appaudi est celui présenté par Mlle Gladys, une gracieuse artiste qui chante et danse à ravir. Les Virginias, des cyclistes d'une adresse remarquable, exécutent aussi des tours très intéressants.

Il y a trois représentations chaque jour au Jardin d'Hiver, une en matinée à 2:15 heures et deux le soir à 7:15 et 9 heures.

Le public peut se procurer des places réservées pour les représentations de la semaine prochaine, à partir de jeudi matin.

Visite de Monsieur Véran Dejoux,

Consul général de France,

A l'Ecole de Jeunes Filles de l'Union Française.

Monsieur Véran Dejoux, consul général de France, à la Nouvelle-Orléans, dont la sollicitude qu'il porte à toute la colonie française est bien connue, a, hier matin, rendu visite à l'école gratuite de jeunes filles, de l'Union Française, voulant, dès son retour témoigner aux charmantes élèves suivant les cours de cette institution, l'intérêt d'affectueuse bienveillance qu'il porte à une œuvre qui fait honneur, non seulement à tous ceux qui s'y intéressent, mais encore à toute la colonie française de la Nouvelle-Orléans.

Après un discours de présentation fait par le si dévoué et si sympathique président de l'Union Française, Monsieur Emile S. Ecuyer, discours dans lequel il a exprimé d'une façon très heureuse les sentiments d'affection et de reconnaissance qu'ont pour le si aimable représentant de la Belle France, les élèves de l'école, les professeurs et tous les membres de cette institution, Mlle Berthe Estrade, au nom de toutes les élèves réunies, a lu avec une grâce exquise une adresse où, dans les termes les plus choisis, elle exprimait au nom de ces élèves, au nom des professeurs et en celui de tous les membres de l'Union Française, des sentiments dont la simplicité primesautière et charmante en augmentait encore la valeur ; aussi, ne pouvons-nous pas n'en donner la reproduction à nos lecteurs qui, nous en sommes certain, nous en sauront gré.

"Monsieur le Consul Général :

Que nous sommes heureuses de vous revoir ! Pendant votre longue absence votre bon souvenir est resté dans nos cœurs ; vous occupiez toujours une place au milieu de nous, et nous attendions avec impatience le jour où nous aurions le bonheur de recevoir de nouveau votre aimable visite.

Ce jour, si attendu, est enfin venu : nous l'accueillons avec joie, et vous remercions sincèrement du plaisir que vous nous procurez.

Monsieur le Consul Général, nous aimons à croire que le souvenir des élèves de l'Union Française était présent à votre pensée pendant que vous visitiez le beau pays de France, et que l'intérêt que vous nous portez a grandi, si cela était possible, sur le sol de la Mère Patrie. Nous en sommes heureuses et fières, et en échange, nous vous offrons, Monsieur le Consul Général, un affectueux et reconnaissant merci."

En réponse, Monsieur le Consul Général, a, dans un langage des plus émus, remercié Monsieur le Président, Emile S. Ecuyer, de la réception si vraiment cordiale qui lui était faite, et des sentiments d'affection si correspondants aux siens propres, qui lui étaient exprimés, au nom de tous par Mlle Berthe Estrade : puis, avec des paroles dans lesquelles vibrait tout son cœur, il a dit aux élèves combien il était heureux de n'avoir que des félicitations bien sincères à leur adresser à elles, jeunes filles, espoir de l'avenir, et à leurs si dévoués professeurs. Il a constaté avec joie combien l'institution de l'école des jeunes filles de l'Union Française était prospère, et n'a pas caché le sentiment d'admiration qu'il avait pour la bonne tenue des élèves qui, a-t-il ajouté, non seulement se faisaient honneur à elles-mêmes, à leurs parents et à leurs professeurs, mais encore à l'institution à laquelle elles appartiennent, et à ceux qui la dirigent avec tant de dévouement, de désintéressement et d'affection.

Monsieur le Consul général disant combien il était heureux que le Gouvernement Français, qui s'intéresse d'une façon toute spéciale aux œuvres françaises du dehors, ait bien voulu, à sa demande, accorder un supplément de subvention à l'Union Française, a déclaré qu'il ferait tous ses efforts pour que cette subvention annuelle soit encore augmentée, ajoutant que si toutes les œuvres françaises de la Nouvelle-Orléans méritent la sollicitude du Gouvernement Français, aucune ne la mérite plus que l'école des Jeunes Filles de l'Union Française.

Cette charmante réunion s'est terminée d'une façon des plus joyeuses et des plus inattendues pour les élèves, car avant "l'au revoir", Monsieur le Consul Général, d'accord avec Monsieur le Président, a accordé, comme témoignage de satisfaction et d'affection, le congé de la journée à toutes les jeunes filles de l'école—à moins, ajouta-t-il en souriant, qu'elles n'y voient une objection quelconque,—mais s'il en était—par impossible—présenté une, elle n'aurait pu être entendue, couverte qu'elle eut été par les applaudissements de toute la salle.

L'Ecole des jeunes filles de "l'Union Française" compte actuellement plus de cent quatre-vingts élèves.

La conférence de Mlle Grace King.

La conférence de Mlle Grace King dans la salle du College Newcomb n'aura pas lieu cet après-midi, à cause des funérailles du Rév Beverly Warner.

FRANCE-AMERIQUE

Revue mensuelle du Comité France-Amérique.

Siège social, 21, rue Cassette, Paris VIe. — Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, président ; Général Brugère, A. Leroy-Beaulieu, de l'Institut, Vte de Caix, vice-présidents ; Vte de Breteuil, trésorier.

Le numéro de novembre 1910 contient une étude de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, "le Brésil actuel", qui fera sensation ; une étude d'un intérêt d'actualité de premier ordre sur les "intérêts des auteurs dramatiques et des gens de lettres en Amérique", par MM Paul Hervieu, de l'Académie française et René Doumic, de de l'Académie française ; un très intéressant article de M. Paul Adam : "M. Roosevelt et l'Avenir" ; la suite de l'étude magistrale de M. Emile Faguet, de l'Académie française, sur le livre de M. Barrett-Wendell, "la France d'aujourd'hui" ; de M. Maurice Lévy, une étude sur "le Change au Brésil" ; un article de M. Maurice Escoffier, professeur à l'Ecole des Sciences politiques, "sur les relations entre "Napoléon et Jacques de Liniers", le gentilhomme français qui sauva l'indépendance de la République Argentine contre l'Angleterre : un article de M Auguste Pawlowski, rédacteur en chef du Journal des Transports, sur les "Chemins de fer et voies navigables en Amérique", et enfin de M. L. Poupard, chargé de mission au Libéria, un article, les "Etats-Unis et le Libéria". Cette livraison contient encore des cartes et gravures, des "chroniques" sur le mouvement économique et politique dans les divers pays d'Amérique, rédigées par les spécialistes les plus compétents, et une revue des périodiques très remarquée.

Le numéro : prix net : 2 francs.—Abonnement annuel (France et Etranger) : 24 francs.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 .. Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

15.25..Un an | $7.85...6 mois | $3.90..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00...6 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..6 mois

Les abonnements partent du et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 73 Commencé le 30 août 1910

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

TROISIÈME PARTIE

A la Caserne Allemande

VII

UNE TEMPÊTE DANS UN CŒUR

(Suite)

Laquelle l'emporterait, chez cet homme taillé comme un bloc dans la raideur prussienne ?

Mais surtout, quels événements mystérieux et quelle intervention peut-être avaient pu ébranler ce bloc ?.... forcer ce cerveau à des réflexions d'autant plus déconcertantes pour lui qu'elles étaient en dehors de la culture de son esprit, des habitudes prises, de toute une vie formée rigidement par la discipline, et qu'elles jetaient un désarroi au milieu de ce qu'avait été cette vie jusqu'alors ?

Une intervention avait eu lieu en effet.

Celle du grand-père Sauvageot.

Il était venu à Coblentz, en secret — sans faire part de son voyage à personne et avec un long détour, car expulsé des pays annexés, il eût été reconduit à la frontière s'il avait été reconnu à son entrée en Allemagne.

Même il n'avait pas pu voir Renaud, malgré son désir.

La moindre tentative à ce sujet il le savait bien, eût tourné non seulement contre lui-même, ce qui n'était rien, mais contre Renaud. Et Renaud était aux prises avec trop de tortures pour que le vieux consentît à ce qu'une torture de plus vint par sa faute. Renaud avait donc, comme tout le monde, ignoré cette démarche.

Auprès de qui le grand-père la faisait-il ?

On aurait pu le voir, un après-midi, entrer dans le pavillon de Lilienthal, rue du Rhin, et demander avec insistance à parler au maître du logis.

Il fut introduit auprès de l'officier.

Que se passa-t-il entre eux ?

Leur entretien fut long, dura presque jusqu'au soir. Et la cuisinière et l'ordonnance de Lilienthal, en passant et en repassant tout près du cabinet de travail où se tenaient les deux hommes, remarquèrent que tout le temps ce fut la même voix qui parla.

Cette voix, ce n'était pas celle de l'officier.

Détail par détail, Lilienthal entendit le douloureux récit du drame qui s'était passé à la frontière, entre la Faloise et Haute-Goulaine. Le vieux Sauvageot ne garda pour lui aucun secret. Il s'adressait à un homme d'honneur et il était certain que rien ne transpirerait jamais de ce qu'il révélait.

Il dit la rivalité d'amour entre Ulrich de Lilienthal et Renaud.

Le crime lâche commis par Ulrich.

La trahison d'Elise, trahison à deux reprises manifestée, la première fois puisque c'est elle qui avait donné à Lilienthal l'idée du crime et la facilité de l'accomplir, la seconde fois puisque c'était grâce à elle encore que Renaud avait été dénoncé et arrêté, au cimetière de Villaville.

Il fit le récit de la nuit d'épouvante, au matin de laquelle le cadavre de l'officier avait été trouvé sur la route par le berger Blanquin.

Et ce qu'il dit aussi, ce fut comment, de quelle façon tragique le capitaine était mort, non point assassiné comme on l'avait cru, mais de mort volontaire.

Il s'était puni !

Il avait racheté sa faute !....

Lilienthal avait écouté en silence cette longue histoire.

Pas une seule fois il ne l'avait interrompue.

Et il avait été facile à Sauvageot de suivre, sur ce visage, les multiples et fortes émotions qu'elle suscitait en lui.

C'avait été tout d'abord un intérêt méprisant sous cette rivalité d'amour, mais lorsque le crime lâche apparut, une pâleur se répandit sur ses traits, ses yeux se voilèrent et sa bouche se crispa.

Sauvageot l'entendit murmurer très bas, à deux reprises :

—Oh ! mon frère ! mon frère ! serait-il vrai ?

Alors, le vieillard avait demandé :

—Doutez-vous ? Sais-je venu pour mentir ? Il faut que je sache si vous me croyez....

Bernard de Lilienthal répondit avec effort :

—Oui, je vous crois !....

Sauvageot aurait pu étendre un voile sur la mort d'Elise. Il ne le voulut pas. Il dit qu'elle avait été son intervention, le rôle de justicier qu'il avait joué.

Et enfin, il termina :

—Vous savez tout, maintenant, monsieur.... et vous comprenez le désespoir de mon petit-fils.... Ce que vous ignorez peut-être, ce sont les injustices dont on l'accable.... Tout est à redouter.... même une catastrophe.....

Mais Lilienthal fit un geste lent, fatigué, et prononça :

—Veuillez vous taire !.....

Le régiment devait rester, dans ce drame, la chose intangible, sacrée, inaccessible aux médisances ou aux calomnies.

Le grand-père se retira.

Et quand il fut parti, l'officier resta longtemps sur sa chaise, coudes appuyés sur son bureau, le visage dans les mains, rêveur, absorbé, sans un mouvement.

Lorsqu'il releva le front et que son visage apparut à la lumière, on aurait pu voir qu'il avait les yeux rouges.

VIII

LE DERNIER COUP

La compagnie rentrait du stand, où quelques escouades avaient fait merveille au tir. Mais l'escouade de Schade n'avait pas obtenu un seul point. On eût dit que les hommes s'étaient entendus pour viser trop haut ou trop bas, le tout, afin que le sous officier fût pris à partie par Lilienthal, car, bien certainement, s'était sur Schade, plus que sur les recrues, qu'allait retomber la colère du capitaine.

Renaud, le meilleur tireur, avait été mis à l'écart par le sous-officier et, au lieu d'utiliser son adresse reconnue pour relever les points de l'escouade dans le tableau à présenter à l'officier, Schade, selon son habitude rancunière—car il ne désarmait pas—l'avait employé à la corvée des cibles.

Ce que les hommes avaient prévu ne manqua pas d'arriver.

Schade est à subir une dure algarade, où il ne fut point ménagé.

Il écouta, rigide, sans qu'un frisson courût sur les traits de son visage, pâli seulement et creusé par la fureur.

L'escouade s'attendait à une punition générale, elle y était prête, elle l'acceptait même de gaieté de cœur, du moment que le bourreau avait écopé de son côté.

La punition arriva, légère si elle était prise seulement à la lettre, mais très dure si l'exécution en était confiée à Schade qui, avec une fertilité infernale d'invention, savait renouveler ses tortures et du moindre exercice faire une fatigue.

L'escouade fut punie par Lilienthal, qui l'obligea, de retour à la caserne, à reprendre par les premiers mouvements l'exercice de visée.

Cet exercice consistait à faire aligner les hommes en posture de tir, devant le sous-officier. Celui-ci se plaçait à trois pas en face de chaque soldat, et se faisait viser dans l'œil, ce qui lui permettait de mieux se renseigner sur les positions défectueuses et de les rectifier s'il y avait lieu.

On conçoit dès lors qu'il était facile à Schade d'exagérer ces mouvements et de les continuer jusqu'à ce que le fusil tremblât dans les mains du soldat, ainsi qu'il l'avait fait déjà à plusieurs reprises. Il est impossible de tenir longtemps le fusil à l'épaule sans qu'un tremblement vienne agiter les membres pris d'une lassitude énorme, et sans que le fusil échappe des doigts.

La compagnie était rentrée à la caserne sous les ordres du lieutenant.

Lilienthal, la punition donnée, avait semblé tout d'abord s'en désintéresser.

Les soldats jetaient sur Schade un regard en dessous et pensaient :

—Ça va barder !

Schade, en effet, était effrayant.

Ses yeux, emplis de sang, disaient sa colère farouche, et ses lèvres qui s'ouvraient et se refermaient, témoignaient de l'envie de mordre.....

Malgré cela, malgré la perspective de l'heure de supplice qui les attendait, les hommes étaient contents et jubilaient, au fond du cœur, du tour qu'ils lui avaient joué.

Dans la chambre, Schade ne